

dans l'abîme le dernier survivant du schooner.

Le navire a sombré et l'on n'en voit plus que le bout des mats.

UN ACCIDENT des plus regrettables est arrivé rue Grey, près de la chaussée d'Ettebeek, à Bruxelles. Une dame Baudoin, âgée de 40 ans, était seule chez elle quand elle entendit sonner à sa porte. En regardant du haut du balcon, pour reconnaître la personne, son pied glissa et, perdant l'équilibre, elle tomba sur le trottoir. On ne releva qu'un cadavre. Son mari arrivait quelques instants après.

Le *Courrier de la Champagne* raconte que les époux G... manouvriers et batteurs de grange, étant soupçonnés d'avoir poussé une jeune bonne à voler ses maîtres, furent ces jours derniers l'objet d'une enquête; s'agissant sans doute leur culpabilité ils songèrent tout à-coup à se soustraire au déshonneur et au châtiement qui les attendaient. Dans ce but, ils se dirigèrent à travers la campagne vers le bief de la Neuville. Arrivés à cet endroit, après s'être mis à genoux, comme on a pu le constater sur la terre durcie par la gelée de la nuit, ils se jetèrent tous deux dans le canal de Reims à Berry-au-Bac. On ne saurait peindre l'effet qui produisit dans le pays un tel événement qui privait des enfants encore en bas-âge des soins dont ils ont le plus grand besoin.

Avec les frères Siamois disparaît un des phénomènes les plus étranges qui aient jamais sollicité la curiosité et attiré l'attention des savants.

Le dernier numéro du *Courrier des Etats-Unis* ajoute les détails suivants à ceux qui ont été déjà publiés :

La membrane ou ligature de chair qui les unissait avec un pied de long, deux pouces de large et quatre d'épaisseur; elle était pourvue d'une grande artère et de nombreuses veines qui établissaient une indéniable circulation de sang et de respiration entre eux. Chang et Eng avaient pourtant une existence distincte et séparée, car les coups que l'un donnait à l'autre, par exemple, n'étaient pas ressentis par l'autre, à moins qu'ils ne portassent sur la membrane commune, cas auquel la sensibilité des deux était également affectée. Chang était plus grand, plus fort et plus intelligent que Eng, et paraissait beaucoup plus jeune. De plus, il était gai, tandis que Eng avait la caractéristique morose et irritable.

Ces deux avaient le teint jaune et les traits assez semblable à ceux des Chinois qui vendent des cigares dans certains quartiers de New-York.

Ils vinrent pour la première fois aux Etats-Unis en 1829, après avoir été déjà exhibés dans toute l'Europe, et ce n'est qu'en 1830 qu'ils furent engagés par Barnum, qui les garda dans son musée jusqu'en 1835. Bien qu'ils fussent généralement en bon accord, les taquineries de Eng exaspéraient parfois Chang, et en plus d'une occasion les jumeaux se prirent aux cheveux. Une nuit, notamment à l'époque où ils faisaient partie du musée Barnum, on entendit un grand bruit dans leur chambre à coucher, et, en y pénétrant, on trouva Chang étendu sur Eng et cherchant à l'étouffer.

Quand ils quittèrent Barnum, les deux frères avaient à leur actif chacun une somme de 40,000 dollars, placée en banque. Ils achetèrent alors deux plantations dans la Caroline du Nord, prirent le nom de Banker, et firent venir de Londres deux sœurs. Agées l'une de vingt-six, l'autre de vingt-huit ans, qu'ils épousèrent. Vers cette époque, les frères siamois se convertirent à la religion baptiste, dont ils devinrent des membres exemplaires; mais leur ferveur ne les empêcha pas d'être durs pour leur prochain, et leurs esclaves étaient communément cités pour les plus maltraités de tout l'Etat de la Caroline du Nord.

On sait comment Mme Chang ayant eu six enfants, tandis que Mme Eng s'était arrêtée à cinq, les belles-sœurs se prirent de jalousie et empoisonnèrent par leurs discours les dernières années de leurs maris respectifs. Pour comble de malheur, l'émancipation réduisit considérablement leur fortune, qu'ils entreprirent de réédifier en s'exhibant de nouveau à New-York, dans le Wood's Museum; mais la négresse à deux têtes leur fit tort, et après une campagne peu productive, ils se retirèrent dans leur domaine d'Irby, en maudissant l'humeur inconstante des curieux.

Nous avons donné toutes les circonstances connues touchant la mort des jumeaux, à deux heures d'intervalle. De leurs onze enfants, huit, dont quatre sourds-muets, vivent encore. L'aînée est une fille de dix-sept ans, mariée à un fermier de la Caroline.

On sait comment Mme Chang ayant eu six enfants, tandis que Mme Eng s'était arrêtée à cinq, les belles-sœurs se prirent de jalousie et empoisonnèrent par leurs discours les dernières années de leurs maris respectifs. Pour comble de malheur, l'émancipation réduisit considérablement leur fortune, qu'ils entreprirent de réédifier en s'exhibant de nouveau à New-York, dans le Wood's Museum; mais la négresse à deux têtes leur fit tort, et après une campagne peu productive, ils se retirèrent dans leur domaine d'Irby, en maudissant l'humeur inconstante des curieux.

Nous avons donné toutes les circonstances connues touchant la mort des jumeaux, à deux heures d'intervalle. De leurs onze enfants, huit, dont quatre sourds-muets, vivent encore. L'aînée est une fille de dix-sept ans, mariée à un fermier de la Caroline.

Variétés

Les Reporters. — (La scène se passe chez un ministre d'aujourd'hui. Son Excellence ravaille seule dans son cabinet. Tout à-coup, une rumeur parvient à ses oreilles. Il sonne. Un huissier se présente.)

Le Ministre. — Qu'est-ce que c'est que ce bruit, Joseph?

L'huissier. — Monsieur le ministre, c'est un individu qu'on vient de surprendre dans un placard.

Le Ministre. — Diab! Un malfaiteur?

L'huissier. — Non. Un Reporter.

Le Ministre. — Encore! Voilà le troisième depuis ce matin.

L'huissier, en souriant. — Monsieur le ministre veut dire le septième.

Le Ministre. — En vérité!

L'huissier. — Oui; j'ai pris sur moi d'éconduire plusieurs de ces messieurs.

Le Ministre. — Joseph, vous êtes un employé précieux... Faites-moi penser à vous donner des billets pour le théâtre Cluay.

L'huissier. — Monsieur le ministre sort?

Le Ministre. — Parbleu! Est-ce que vous croyez que je vais m'amuser à recevoir tous vos reporters? J'ai bien d'autres choses à faire, vraiment. Recevez-les, si vous voulez, vous, Joseph; répondez à leurs questions comme vous l'entendrez. Montrez-leur mes appartements; s'ils insistent, montrez-leur mes objets d'art. S'ils s'ennuient, montrez-leur

monde le sait, je n'ai rien de caché pour elle. — Je vous laisse carte blanche, Joseph. (Sortie du ministre.)

L'huissier, introduisant un vint reporter. — Entrez, Monsieur, entrez; vous avez une figure respectable et qui inspire la confiance. Je crois, d'ailleurs, vous avoir vu du temps du précédent ministre.

Le vint reporter. — Et du temps de l'autre aussi... et de tous les autres.

L'huissier. — Voici le cabinet de Son Excellence.

Le vint reporter, s'inclinant. — Le sanctuaire!

L'huissier. — Vous y êtes admis par faveur spéciale. Vous pouvez à loisir examiner l'ameublement. Je vous laisse pour aller à mes fonctions.

Le vint reporter. — Faites comme chez vous.

L'huissier. — Je reviendrai vous prendre dans un quart d'heure.

Le vint reporter. — Mille remerciements! Voulez-vous me permettre de vous offrir des billets pour *Jean de Thomeray*?

L'huissier. — J'ai déjà refusé mieux. (Sortie de l'huissier.)

Le vint reporter, seul. — Je le connais par cœur, ton ameublement. C'est toujours le même depuis quinze ans, je l'ai décrit je ne sais combien de fois, à vingt centimes la ligne.

Voici le canapé aux bras en col de cygne, les fauteuils à pieds de sphinx, les chaises à dos de lyre. Rien de changé, rien de nouveau, si ce n'est le portrait du maréchal qui a remplacé le portrait de M. Trochu, qui avait remplacé le portrait de... (Tout à-coup on entend un grand bruit.) Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a?

Un jeune reporter, dégringolant par la cheminée et entraînant un tas de plâtras. — Excusez-moi... je vous prie de m'excuser.

Le vint reporter. — Je ne me trompe pas, c'est un collègue... le petit Kernanflèche, de l'*Argus*.

Le jeune reporter. — Excellence, ma confusion est sans bornes... Je n'avais qu'un moyen pour parvenir auprès de vous.

Le vint reporter, à part. — Il vient me couper l'herbe sous le pied. Petit gueux!

Le jeune reporter. — Je ne me relèverai pas avant que vous ne m'ayez accordé mon pardon, Excellence.

Le vint reporter, à part. — Excellence!... Il me prend pour le ministre. Si j'osais... Ma foi! l'occasion est trop belle, et puis, qu'il ne me connaît pas... (Il botonne son habit et se donne une allure dite officielle.)

Monsieur, qui êtes-vous?

Le jeune reporter. — Kernanflèche, Gontard de Kernanflèche, collaborateur du journal *l'Argus*.

Le vint reporter. — Essayez-vous.

Le jeune reporter. — De l'*Argus*, qui tire à cinquante mille exemplaires.

Le vint reporter, à part. — Blagueur!

Le jeune reporter. — Mon rédacteur en chef est excessivement friand de renseignements intimes sur les célébrités. Or, comme vous êtes en ce moment, Monsieur le ministre, l'homme qui occupe le plus l'attention publique, il m'a envoyé vers vous dans l'espoir que vous voudriez bien... que vous daigneriez...

Le vint reporter. — Vous renseigner sur moi-même, n'est-ce pas? (A part.) Attends! attends! je vais t'en donner des renseignements!

Le jeune reporter, à part. — Il est charmant, le ministre. P'éparons-nous à prendre des notes. (Il tire un carnet de sa poche.)

Le vint reporter, se renversant maistressement dans son fauteuil. — Mon Dieu! monsieur de Kernanflèche, vous m'enbarassez singulièrement... Ce que je consens à faire pour vous, je ne l'ai jamais fait pour personne, car, s'il faut vous le dire, je suis peu partisan de ces incursions dans la vie privée... Voyez donc si la porte est bien fermée.

Le jeune reporter. — Oui, excellence... Mais ne vous mettez point en peine; mon rédacteur en chef a tout prévu; il m'a tracé le programme des questions que j'oserai vous adresser.

Le vint reporter, à part. — Absolument ma manière de procéder... Le petit drôle! (Haut.) Eh bien! monsieur, questionnez.

Le jeune reporter. — Croyez que ma gratitude... Vapereau fait naître Votre Excellence vers 1851...

Le vint reporter. — Vapereau ne sait ce qu'il dit.

Le jeune reporter. — Dans un château aux environs de Vendôme.

Le vint reporter. — Vapereau bat la breloque. Je suis né à Paris, rue Roufflard.

Le jeune reporter. — Bah! (Il prend des notes.) Votre famille était noble...

Le vint reporter. — De cœur, c'est possible.

Le jeune Reporter. — Votre père avait servi avec gloire sous le premier empire...

Le vint Reporter. — Comme valait de chambre, oui.

Le jeune Reporter, étonné. — Votre Excellence veut plaisanter, sans doute?

Le vint Reporter. — Monsieur de Kernanflèche, l'heure présente est grave, et le moment est venu de faire parler à l'histoire le langage austère de la vérité. Ecrivez ce que je vous dis.

Le jeune Reporter. — Avec empressement, Votre Excellence fit ses études au collège Charlemagne...

Le vint Reporter. — Où j'acquis bientôt la réputation d'un détestable potache.

Le jeune Reporter. — Pourtant, ce prix d'honneur que vous obtîmes...

Le vint Reporter. — Vous confondez avec Assollant.

Le jeune Reporter, abasourdi. — Que d'erreurs à rectifier! Arrivons à votre jeunesse, Monsieur le ministre. Elle fut sévère, comme votre enfance avait été studieuse.

Le vint Reporter. — Heu! heu!

Le jeune Reporter. — Après la collége, l'Ecole de droit.

Le vint Reporter. — Et le Prado.

Le jeune Reporter. — Les cours du collège de France.

Le vint Reporter. — Et les chopes du Café Delice.

Le jeune Reporter. — Les chopes, Monsieur le ministre?

Le vint Reporter. — Sans faux-col, par exemple.

Le jeune Reporter. — Sans... (Il prend avidement des notes.) Inimaginable!

Le vint Reporter. — C'était le bon temps alors, le temps où florissait Maria l'anguille et Berthe-commes-pieds, écrivantes créatures!

Le jeune Reporter, stupéfait. — Votre Excellence laisserait-elle entendre que son cœur a quelquefois battu?

Le vint Reporter. — Si mon cœur a battu? Mais il bat toujours! il bondit, mon cher Kernanflèche! il bondit!

Le jeune reporter, à part. — Son cher Kernanflèche! (Il continue à prendre des notes.)

Le vint reporter. — Les femmes, il n'y a que ça... comme dit Macauley. Sans elles, pourrais-je supporter le fardeau du pouvoir!

Le jeune reporter, à part. — Il va bien. Qui est-ce qui aurait pu supposer cela?... Profitez de sa bonne humeur pour lui arracher l'emploi de sa journée.

Le vint reporter, à part. — Comment! il n'en a pas assez? Je lui en ai déjà flanqué pour trois cents lignes.

Le vint Reporter. — Votre Excellence se porte-t-elle bien?

Le vint Reporter. — Merci. Et vous?

Le jeune Reporter. — Je veux dire: Votre Excellence jouit-elle d'une robuste constitution?

Le vint Reporter. — Très robuste. A part quelques coliques de temps en temps...

Le vint Reporter. Et alors? ...

Le vint Reporter. Quoi alors? ... Oui. (A part.) Ah! ça, il est singulier, ce jeune homme!

Le jeune Reporter. — Vous vous levez de bonne heure?

Le vint Reporter. De très bonne heure... aux bougies... au son d'une musique cachée dans une pièce voisine. Une fois debout, je me fais habiller par mes femmes de chambre.

Le vint Reporter. — Des femmes de chambre?

Le vint Reporter. — Oui; leur service est plus délicat. Prenez donc vos notes. Je déjeune trois fois, comme sur les paquebots. Mes mets préférés sont les escargots à la bourguignonne et le miridon. Après mon troisième déjeuner, je me rends au conseil en vélocipède, pour activer ma digestion. Le soir, dîner à foud de train et le tremblement. Voilà.

Le vint reporter. — Ensuite!

Le vint reporter, se levant. — Ah! non. Vous ne le voudriez pas, farceur! (Il lui tape sur le ventre.) Vous en avez assez cette fois.

Le vint reporter. — Bravo! (Il écrit sur son carnet: « Le ministre a l'habitude de taper familièrement sur le ventre de ses interlocuteurs. » Mon rédacteur en chef sera enchanté.)

Le vint reporter. — Je le vois bien! Avec les renseignements que je vous viens de vous donner là, vous pourrez vous vanter d'avoir servi à vos lecteurs un ministre comme il eût été impossible à vos confrères de s'en procurer un. A revoir, monsieur de Kernanflèche.

Le vint reporter. — Mille grâces, Excellence. (Il sort, après avoir salué profondément.)

Le vint reporter. — Roulé! = CHARLES MONSIEUR. (Bénédiction.)

Nouvelles du soir

Dépêches Télégraphiques
(Service particulier du Journal de Roubaix).

Paris, 13 février.

M. Lespinaise a terminé son rapport sur l'élection de M. Swiney dans la Finistère, et il en donnera demain communication au bureau chargé de la vérification des pouvoirs. Le rapport conclut à la validation.

On assure que si le scrutin secret est demandé lorsque l'Assemblée sera appelée à voter sur l'impôt du sel, les députés républicains s'abstiendront en masse. Ils espèrent ainsi que le vote sera nul, l'impôt sur le sel ayant de nombreux adversaires dans toutes les parties de l'Assemblée.

C'est demain que la commission de décentralisation terminera l'établissement du projet de loi organique municipale qui sera déposé prochainement sur le bureau de la chambre.

M. Raspail, père et fils, ont comparu hier devant la cour d'assises de la Seine. Ils étaient accusés d'avoir fait l'apologie de faits qualifiés crimes par la loi, dans une petite brochure intitulée *l'Atmanach météorologique*. L'imprimeur de l'*Atmanach*, M. Paul Dupont, était poursuivi conjointement avec M. Raspail. M. l'avocat général Heineard a soutenu l'accusation. M. Raspail père a présenté lui-même sa défense. Il a été condamné à deux ans de prison et à 1,000 fr. d'amende. Des circonstances atténuantes ont été admises en faveur de M. Raspail fils, qui a été condamné à six mois de prison et 500 fr. d'amende. M. Paul Dupont a été acquitté.

Le corps de M. Michelet ne sera pas rapporté à Paris avant six semaines. Pour se conformer aux vœux du défunt qui a déclaré « vouloir rester le plus longtemps possible dans la lumière avant d'entrer dans les ténèbres » M. Michelet va faire embauver le corps, et elle le déposera ensuite dans une sorte de sanctuaire entouré de fleurs où l'air et la lumière puissent pénétrer facilement.

Il résulte de chiffres officiels fournis par le ministère de la guerre que le nombre des officiers français tués sur

le champ de bataille pendant la dernière guerre ou morts à la suite de leurs blessures s'élève à 2,194, tandis que les armées allemandes n'en ont perdu que 1,532.

Victor Hugo vient de faire distribuer aux trois sociétés de secours pour les Alsaciens-Lorrains, le produit de la vente du poème intitulé *La libération du territoire*, qu'il avait publié à l'occasion du départ des troupes allemandes. Chaque société a reçu 1,502 fr.

M. Jules Favre reprend aujourd'hui sa plaidoirie dans le procès Naundorff contre M. le comte de Chambord.

Bruxelles, 12 février, 2 h. soir. — La souscription de l'emprunt conclu par la ville de Bruxelles avec la Banque de Paris et la Banque de Bruxelles est close. L'emprunt a été souscrit environ deux fois.

Londres, 12 février. — Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants:

Augmentation:

Réserves des billets 862,300 liv. sterl.
Comptes particuliers 1,406,747 id.
Portefeuille 1,203,040 id.
Comptes du Trésor 686,631 id.
Eccaisse métallique 205,289 id.

Diminution:

Circulation 694,070 id.
La réserve représente 36 3/8 0/0 du passif.

Berlin, 12 février, soir. — La Gazette de l'Allemagne du Nord publie une lettre du comte Usedom du 11 février 1874, dans laquelle ce diplomate nie formellement que la note adressée par lui au général Lamarmora le 17 juin 1866 ait été préalablement soumise à la sanction du gouvernement prussien.

D'après cette lettre, l'intention que le général Lamarmora avait conçue de rester dans le quadrilatère et de ne pas marcher sur Vienne pour appuyer l'armée prussienne n'aurait été reconnue que très-peu de temps avant la guerre, le comte Usedom n'aurait, pour cette raison, télégraphié à Berlin que le 17 juin au matin pour annoncer la résolution qu'il avait prise de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question et n'aurait rédigé que le 17 juin au soir, à la hâte, le texte de cette pièce, qui aurait été remise au général Lamarmora, le même soir, à 11 heures.

Les idées fondamentales de la note répondraient seules à ce que le comte Usedom pouvait considérer comme la volonté de son gouvernement; mais la résolution qu'il prit de remettre la note en question